

Petites notes sur un retour au Bénin

par Jean-Pierre Paulhac

Quatorze ans ! C'est l'équivalent de deux septennats, temps politique révolu, c'est l'arrivée à l'adolescence, une durée qui compte dans une vie, bien peu, en revanche, à l'échelle de l'histoire.

Me voici donc revenu à Cadjehoun. Là peu de choses ont changé, sauf les mesures prophylactiques pour la menace ébola, la vétusté est identique au passé, la moiteur, la longueur de l'attente des bagages.

Mais, une fois sorti de l'aérogare, quel bouleversement ! Tout un quartier, moderne, clinquant de lumières sur ses immeubles aux enseignes bien affirmées, s'est installé ici. Quant à la cohue automobile elle est vampirique, comme une pieuvre tentaculaire aux ramifications sonores et rapides qui surgissent de partout. Ce fut mon quartier, je ne retrouve rien. Je craignais la nostalgie, je débarque dans une cité moderne et tumultueuse que je ne connais pas. Je pensais revenir sur des vieux pas, je défriche une terre nouvelle, fière de sa modernité affichée.

Dimanche matin. J'accompagne la personne qui m'héberge pour les quelques courses hebdomadaires. Nous passons dans trois petits supermarchés fréquentés par un bon nombre de personnes, en grande majorité béninoise. Les prix sont assez élevés, mais les caisses accueillent beaucoup de clients. La plupart sont motorisés sur quatre roues. L'idée est séduisante de constater, par cette consommation, encore loin, dans le temps, de la semaine du salaire, l'émergence d'une classe moyenne qui possède un pouvoir d'achat suffisant et qui devient cette force motrice de croissance économique tel que le constatent les spécialistes du développement.

Un peu de circulation automobile, un gymkhana, que ma personne hôte, par prudence, m'interdit, vu sa complexité, prouve le bouleversement de la cité : routes à quatre voies (dont l'une avec une piste spéciale pour les deux roues) trémies qui enjambent les embouteillages. Je ne revois rien de ce Cotonou où j'ai vécu, à peine si je retrouve l'allée de mon ancien logement.

Autres signes de ce développement spectaculaire : le nombre de nouveaux hôtels, un peu dans tous les quartiers, rivalisant d'audace architecturale, la prolifération des agences bancaires, les enseignes "moneygram" à tous les coins de rue, tout comme les publicités pour les chaînes de télévision du câble.

Cette Afrique bouge, avance à grands pas, certainement de façon inégalitaire, mais Cotonou fourmille encore plus qu'avant d'activités diverses et variées, dans ses plus petites artères, sans le moindre signe de cholestérol, toujours aussi vivace et besogneuse, même le dimanche.

Autre élément nouveau, puisque nous sommes le jour du culte, l'édification des temples de prière, imposants et luxueux, des différentes églises "adventistes" qui visiblement ne manquent ni de fidèles ni de ressources.

Lundi voyage à Natitingou. Notre bus part de la place de l'Etoile Rouge, qui n'a pas changé dans sa conception, sauf toutes les constructions érigées sur son pourtour. Plus de quinze cars sont au départ. Finis les taxis brousses folkloriques de mes débuts en Afrique, quand, dans le Nord Cameroun, il fallait attendre que le dernier siège soit occupé pour que le car, sans vitre, aéré par le vent, décidât enfin de s'ébranler de son moteur fatigué. Nous prenons place dans un bus de cinquante places, climatisé. Nous partons à l'heure prévue. Il nous faudra presque une journée pour rejoindre le Nord. Le système routier n'est pas à la hauteur de ses transports en commun. Nous passons par Porto-Novo et Kétou pour rejoindre Bohicon. La route directe est à la fois encombrée et dangereuse par ses nombreux pièges sous forme de trous et de fondrières. De Savalou à Banté le chauffeur doit slalomer entre les béances qui strient le bitume. Ce goudron n'existait pas il y a quatorze ans, il est donc récent, mais déjà défoncé. Voilà sans doute là où le bât blesse, l'entretien des voies ne se fait pas ou mal, et les bus ont beau devenir confortables et performants ils se heurtent à la dure réalité du terrain, des voies dont la viabilité manque encore de fiabilité et de sûreté.

Natitingou a au moins doublé de longueur. La ville n'en finit plus de s'allonger à l'ombre noire de l'Atacora qui n'a rien perdu de sa beauté reposante de montagne protectrice.

J'avais le souvenir d'une cité un peu somnolente, assise tranquille sur les revenus du tourisme, je vois une capitale locale éveillée qui s'active dans tous ses quartiers. Là aussi poussent hôtels de bons standing et agences bancaires aux architectures hardies.

Retour à Cotonou. Visite du campus d'Abomey Calavi. Il y a quatorze ans cet espace se situait en dehors de la ville, il y avait comme une sorte de petite frontière végétale entre la cité et son université. Je me souviens également de la vue dégagée que l'on pouvait avoir sur la lagune, lourde étendue verte et stagnante avec, ici ou là, quelques pêcheurs au lancer spectaculaire de filets. Cela c'est bien fini, la voracité urbaine a rongé tout l'espace avec ses maisons, ses boutiques, et la circulation ne diminue pas.

J'ai rendez-vous avec la cheffe de département de sociologie anthropologie. La seule femme à ce niveau au sein de l'université. J'ai connu cette dame, alors étudiante, lorsque notre projet l'avait engagée pour l'évaluation de nos actions. Quel cheminement en quinze ans ! Je retrouve une femme mûre qui n'a renoncé en rien à ses capacités de séduction et qui visiblement mène son monde avec une fermeté souriante qui ne laisse planer aucun doute sur son autorité. Elle me confie volontiers que tout n'est pas simple et facile pour elle, mais qu'elle s'implique à fond dans ce travail, y compris le week-end si nécessaire. Notre association l'intéresse. Je me prends à rêver de l'impulsion qu'une telle amazone moderne serait susceptible de donner à notre section locale. Au moment de sortir de son bureau pour aller déjeuner dans le petit maquis installé sur le campus, tous les étudiants qui attendaient devant les bureaux lui font spontanément comme une escorte empressée. Nulle bousculade, elle avance au milieu de l'escouade de ces jeunes gens qui la dépassent tous d'une tête, sans qu'aucun geste déplacé, aucune parole d'énerverment ne jaillisse du petit groupe. On sent comme un sas de respect qui entoure et protège la professeure, un peu à la façon d'une petite cour accompagnant les pas d'une souveraine. L'autorité n'a pas besoin d'être tonitruante ou virile. Voici les femmes de l'Afrique d'aujourd'hui et de demain, celles qui, inéluctablement, donneront au continent le coup de pouce nécessaire pour entrer en force dans la mondialisation.



En haut et ci-dessus : Le campus d'Abomey Calavi (photos Florent Tasso)

Institut Français. Autrefois on disait Centre Culturel Français, le C.C.F.. Malgré des changements importants, de belles rénovations, à la fois esthétiques et fonctionnelles, je retrouve les constantes de ce lieu que j'ai souvent fréquenté. Le bar sous l'apatam est le lieu de rencontre de tout ce que Cotonou compte de professeurs, d'artistes, de créateurs ou de consommateurs de spectacles culturels. J'ai rendez-vous avec l'un des jeunes qui a pris la responsabilité, un peu aventureuse, d'organiser une petite présentation de mon premier roman publié, *La Porte du Non Retour*, dont le sujet est le Bénin. Là aussi, heureuse surprise de découvrir le dynamisme, l'entrain, l'esprit d'initiative de ce jeune homme que je ne connaissais pas deux heures auparavant et avec lequel, maintenant, nous entrons dans des conversations animées sur la littérature, et même Images & Mémoires qu'il connaît bien pour avoir participé à la réunion du lycée Coulibaly, l'an dernier. Voici un nouvel élément moteur, entreprenant et ambitieux qui pourrait parfaitement s'intégrer dans notre section locale.

Un mot sur les nouvelles technologies. Tous ces cadres, universitaires ou autres, sont pourvus de l'attirail moderne : ordinateurs et portables. Malheureusement, un peu comme pour le réseau routier, la circulation sur le Net est compliquée : connexion difficile, lente, aléatoire. C'est vraiment dommage que le pays ne puisse pas mettre au service de tous ces dynamismes un autoroute Internet qui leur permettrait de valoriser encore plus leur esprit d'initiative.

Je dirai un tout petit mot sur la présentation de mon roman. Malgré la tornade qui s'est mise à balayer Cotonou, une bonne chambrée de personnes, des professeurs, des étudiants, assistent à cette petite manifestation orchestrée de main de maître par mes deux nouveaux amis qui se sont multipliés pour la réussite de l'opération. Beaucoup de sympathie dans la salle, une sorte d'étonnement poli quand je décris mon émotion d'être ici et de leur dire combien leur pays me semble avoir progressé. C'est un des points qui m'a toujours étonné ici. Alors que le Bénin jouit d'une bonne réputation au niveau de l'Afrique et de l'Occident, le citoyen local, lui, reste plus circonspect, comme s'il doutait des forces de son pays, de ses capacités, de ses avancées.

Après ce moment agréable de littérature nous prenons un repas dans un petit maquis, histoire de remercier ces deux jeunes gens de leur engagement. Tous deux sont en stage, l'un dans le Nord, à Natitingou, l'autre à Lomé, au Togo voisin, ne voyant sa famille que certains week-ends. Comment ne pas espérer en un tel pays où l'on croit autant à la formation, où l'envie d'apprendre, de se former, enrichit de saines et légitimes ambitions ? Comment ne pas croire en l'Afrique avec une telle jeunesse, qui, sans renier son passé, son histoire, essaie surtout de penser l'avenir ? Ma fierté est de voir aussi que notre association les intéresse. Ce serait vraiment engranger de façon bénéfique pour notre futur.

Petit bémol de la soirée, mais significatif. Au moment d'aller dans le maquis je veux retirer un peu de monnaie. Chose facile en raison de tous les distributeurs qui jalonnent le centre-ville. Mais voilà : panne générale, aucune possibilité de retrait. Heureusement la personne qui m'héberge peut nous aider et nous pourrons manger sans soucis. Néanmoins, on voit comment la modernité connaît des ratés. Plus dans le suivi, l'entretien des routes, Internet, le réseau des guichets automatiques de banque, les délestages de la société de distribution d'électricité, que dans l'envie du progrès. Le Bénin avance, et à grand pas, mais il faut que l'intendance suive, et c'est là sans doute que se situe le frein qui empêche, certainement, un saut qualitatif décisif.

Mais une fois posée cette petite restriction je veux dire ici combien séjourner dans ce pays fut pour moi plaisant et positif : aucun moment de nostalgie, non, plutôt la découverte d'une Afrique, nouvelle à mes yeux, qui progresse, qui avance, bien loin donc des "buzz" médiatiques qui se complaisent à nous dépeindre, à longueur d'images et de reportages, un continent noir qui pleure et qui saigne.

Que ce bref article puisse aller à l'encontre de ces mauvais clichés, et justifier notre action associative d'Images & Mémoires afin de faire ressentir, avec encore plus de force, au-delà des photos du passé, le film palpitant et dynamique de l'aventure du développement.



La circulation à Cotonou (photo Florent Tasso)